

4 euros

Le Bulletin

revue trimestrielle

*Les niches des chiens de traineau
au nord du Spitzberg*



www.sjpp.fr

mars 2015

numéro 49



**Siège social :**

57 avenue des Ternes 75017 Paris

Ccp du Syndicat : 1293-15R PARIS
 Cotisation annuelle incluant
 l'abonnement au bulletin : **46 euros**
 Droits d'admission : 40 euros

Dépot légal 1^{er} trimestre 2015
 ISSN 0752-3076
 COMMISSION PARITAIRE 0410 S 07288

REPRODUCTION INTERDITE
 DE TOUT ARTICLE SAUF ACCORD
 AVEC LA PRÉSIDENCE

votre **att**ention **svp** !

Toute la correspondance doit être adressée
 à la présidente,

MARIE-DANIELLE BAHISSON
13 place Masséna 06000 Nice

Photos de 1 et 4 de couverture : © Jo Harrang, août 2000.

Le Bulletin

Revue trimestrielle éditée
 par le Syndicat des
 Journalistes de
 la Presse Périodique

Directeur de la publication
 Marie-Danielle Bahisson

Rédactrice en chef
 Marie-Odile Carpentier

Comité de rédaction
 Jean-Marie Baldner
 Vanessa Biard
 Marie-Laurence Netter

Conception graphique et réalisation
 ad.com / Pierre Duplan

Impression
 K / Le Perreux-sur-Marne

Syndicat des Journalistes de la Presse Périodique

Bureau du Syndicat

Présidente

Marie-Danielle Bahisson

Vice-présidents

Marie-Odile Carpentier
 Jean Pigeon

Secrétaire général

Jean-Louis Sternbach

Secrétaire général adjoint

Pierre Ponthus

Trésorière

Marie-Laurence Netter

Trésorière adjointe

Nadine Adam

Conseil syndical

Nadine Adam
 Marie-Danielle Bahisson
 Marie-Paule Bahisson
 Jean-Marie Baldner
 Claudine Bargues
 Jacques Benhamou
 Simone Bonifaci
 Marie-Odile Carpentier
 Dominique Dumarest Baracchi Tua
 Paul Dunez
 Pierre Duplan
 Jean-Yves Jeudy
 Marie-Laurence Netter
 Jean Pigeon
 Pierre Ponthus
 Georges Robert
 Jean-Claude Santier
 Jean-Louis Sternbach

Syndics honoraires
 Hugo Harrang

nouveau!

La cotisation annuelle de 46 € doit être
 envoyée à la trésorière,

MARIE-LAURENCE NETTER
23 Rue Croulebarbe 75013 Paris.

Éditorial

« Un Syndicat n'est
 pas une entreprise,
 mais une réunion
 d'entraide et de
 secours pour des
 personnes de bonne
 volonté. »

Mais à quoi ça sert tout ça ?

Notre Syndicat est un vieux bateau qui grince un peu quelquefois quand la mer est moins calme. Notre Présidente en assure le cap, avec des idées qui marchent et qui rassemblent : les dîners si sympathiques, l'appel aux nouvelles candidatures, le réveil des régions...

À quoi sert le Bulletin ? Est-il lu ? On en doute quelquefois, au vu

des appels téléphoniques pour demander des renseignements qui y figurent toujours. Nous sommes quatre à ordonner et harmoniser ses pages, nous devrions être très nombreux à y collaborer. Pour avoir longtemps travaillé dans la Presse, et publié quelques ouvrages (personnels et collectifs) puis été responsable de publication et d'édition avec mes maîtres, honorables et souvent remarquables académiciens, j'ai été à l'école (les cols durs, dirait Pierre Dac), de la rigueur et de l'exigence. Il m'en est évidemment resté quelque chose ! Il est sûr que je respecte l'idée d'un Syndicat de Presse, que je ne tiens pas seulement pour une aimable association de quartier... Pour que notre Syndicat perdure, il faut qu'il garde suffisamment de hauteur et d'élan pour ne pas risquer de

se planter dans les choux. D'autant que depuis un an, notre Site existe, est visité, devient une référence. Qui dit visibilité dit aussi vigilance.

Mais l'essentiel, je crois, et il ne faut pas non plus le perdre de vue, c'est l'idée qu'un Syndicat n'est pas une entreprise, mais une réunion d'entraide et de secours pour des personnes de bonne volonté. Les mots clés pourraient en être la bienveillance et la confiance, sans lesquelles aucun projet un peu humaniste n'existe pas longtemps.

Dans ce numéro, nous rendons hommage à Jeanne-Marie Declide, qui fut jusqu'en 2010 une vice-présidente de choc ; nous proposons aussi le portrait d'une personnalité, une réflexion sur l'économie du travail, les photographies épatantes de Josette Harrang, un tour chez Marguerite Yourcenar et les gaufres, un témoignage très fort sur les maux et les mots, etc.

L'inventaire n'est jamais clos. Aucun d'entre nous n'est indispensable, il n'y a d'obligation à rien, si ce n'est de s'efforcer que ce Syndicat, vigoureux centenaire, perpétue son rôle d'accueil, d'entraide et d'échange, avec nous puis avec d'autres. Il y faut de l'énergie, de la ténacité, et un peu de nos talents à tous. Rien ne se fait jamais seul (à part pour les génies) et souvent les petites actions concourent au succès des grandes.

Visons haut et loin, et tenons ferme la barre. C'est vous qui tracez la route. ■

Marie-Odile Carpentier
 contact@sjpg.fr

Sommaire

Hommage
 Page 4

Le billet de la présidente
 Page 5

Actualité
 Page 6

À lire
 Page 7

Témoignage
 Page 8

Portrait
 Page 9

Carnet de route
 Page 10

À voir
 Page 12

Nos droits
 Page 14

Focus
 Page 15

En balade
 Page 16

**Les coups de cœur
 de Nadine**
 Page 18

Clin d'œil
 Page 19

Hommage



Jeanne-Marie en 2005

Adieu, Jeanne-Marie Declide

Entrée au SJPP avec Prosper Cohen, Jeanne-Marie Declide succéda à Jacqueline Lang au poste de Vice-présidente en 1997, poste qu'elle occupa jusqu'en 2010. Deux de nos confrères, dont elle avait parrainé l'entrée à notre Syndicat, ont bien voulu apporter leur témoignage. Nous avons regretté son éloignement, elle souffrait du cœur et était très fatiguée. Le SJPP exprime ses condoléances sincères et amicales à ses proches et ses amis.

Témoignages.....

J'ai rencontré Jeanne-Marie lors d'un de mes tout premiers séjours au Club Méditerranée en août 1975. Nous nous sommes revues par la suite. Notre amitié n'a été rompue que par son décès en décembre dernier.

De son vivant, elle m'avait suggéré de reprendre mes études de droit, abandonnées dans ma jeunesse. Pour m'encourager à poursuivre mes efforts, elle m'avait fait rentrer au SJPP, dirigé à l'époque par Prosper Cohen.

Sa grande volonté de réussite lui a permis d'effectuer une bril-

lante carrière dans l'Éducation nationale. Elle avait commencé par enseigner dans le domaine technique, pour poursuivre par l'économie, suite à son succès à l'agrégation. Elle avait terminé sa carrière comme chef d'établissement. Parallèlement, elle avait obtenu un doctorat en sciences économiques : sa thèse était consacrée à l'entreprise Air Liquide.

Après sa retraite, elle avait continué à corriger les copies et était restée membre du jury pour l'obtention du diplôme d'expert-comptable. Elle faisait, également, partie de la

Grande Loge féminine de France. Je l'avais accompagnée au Press club, où j'avais eu l'occasion d'assister à des remises du prix de l'humour politique et de rencontrer André Bercoff et d'autres journalistes en vue.

Aujourd'hui, je suis obligée de réfléchir pour savoir quoi faire le samedi soir. Ses conseils avisés et son écoute attentive, lors des moments difficiles de l'existence, me manquent. Il ne m'est plus possible, non plus, de partager avec elle, les joies de la vie. ■

Annie Gepner

Je l'ai connue il y a très longtemps à la Courtoisie Française lors d'une remise de la médaille d'argent au Pavillon Dauphine, il y a environ un quart de siècle, car elle faisait partie de cette organisation de développement de la tradition, de chevalerie et c'est d'ailleurs Jeanne-Marie qui me l'a remise dans les années 80-90. Ensuite, je sais qu'elle était dans la hiérarchie haute de l'organisation de la commune de Montmartre où elle était très appréciée pour ses actions. À la Grande Loge féminine dans les très hauts grades, vers le 33ème, c'est-à-dire au niveau de la plus haute connaissance où se décide toute la stratégie et ce sont les seuls qui peuvent deve-

nir l'équivalent du Président. Par ailleurs, elle était membre du jury à Paris-Sorbonne, avait été nommée chevalier de la Légion d'honneur en décembre 1994, après 42 ans de service comme Principal de collège à Courbevoie, officier des Palmes académiques en 1991. Elle était accréditée à l'Élysée, à Matignon, aux Affaires étrangères, auprès de la Direction de l'Information auprès du Premier Ministre aux Anciens Combattants. Je la rencontrais souvent à l'Hôtel de ville, elle était très amie avec les Chirac, les Pompidou ainsi que Nicolas Sarkozy. Amie des ambassades, elle était aussi notamment très proche du roi du Maroc. Pour ma part, elle m'a fait adhérer



1997, de gauche à droite, Jean Pigeon, Guy Bonifaci, Georges Robert.

au SJPP, elle avait d'excellentes relations avec Guy Bonifaci et André Privès dont j'ai été l'adjoint quand il était Secrétaire général. ■

Jean-Claude Santier

Le billet de la présidente

Jeanne - Marie Declide nous a quittés...

Vice-présidente, puis Syndic honoraire de notre Syndicat, Jeanne-Marie Declide nous a quittés au début du mois de décembre 2014. Illustre personnage, haut en couleurs, forte personnalité, elle suscitait le respect. Depuis quelques années sa présence se faisait rare pour devenir ces derniers temps inexistante. En fin de compte peu d'entre nous la connaissaient vraiment. C'est pour cette raison que nous lui rendons hommage à travers le témoignage de ceux qui ont été ses plus proches : Annie Gepner, Jean Claude Santier. Merci Jeanne-Marie pour tout ce que vous avez apporté à notre Syndicat !

La perte d'un être cher est toujours source de méditation. La lecture peut nous y aider. Je voudrais m'arrêter, dans ces circonstances, sur « Souffle », le recueil de poésies de notre amie Marie-Thérèse Demougeot, notamment sur son poème « AIMER » et sur son « Et, si j'écrivais » véritable incitation pour chacun d'entre nous à aller au-delà de la pensée et à nous faire partager de réelles émotions.

Merci à chacun d'entre vous pour vos contributions au succès de notre Bulletin. ■

Marie-Danielle Bahisson

Petits rappels utiles

Le Comité de rédaction propose à tous les adhérents de mettre en ligne sur le site du SJPP une bibliographie sélective de leurs publications (ouvrages, articles, expositions, sites, etc.). Merci de nous envoyer les titres et les références précises des publications que vous souhaitez voir apparaître sur le site, accompagnés chacun d'un résumé en français, et si possible dans une autre langue, notamment en anglais, et éventuellement d'un visuel libre de droits.

Adhérer au SJPP

Vous souhaitez parrainer un ami ? Il faut se procurer le dossier de Demande d'adhésion qui se trouve sur notre Site www.sjpp.fr Envoyer ensuite le dossier complet, avec les pièces justificatives demandées, y compris des articles publiés, ainsi que le chèque, au Secrétaire général Jean-Louis Sternbach (dont l'adresse figure au bas du Dossier), qui l'étudiera et le soumettra au Conseil syndical.

Écrire dans le Bulletin et sur le Site

Pour le Bulletin, les articles ne doivent pas dépasser 3 800 signes, espaces comprises. Les citations doivent être mises entre guillemets et clairement précisées en notes. L'autorisation de publication des images, donnée par écrit. Dans le cas de non-respect de ces règles, le Comité de rédaction se réserve le droit de couper ou carrément écarter les textes proposés. Le plagiat est très sévèrement puni par la loi, ainsi que la reproduction non autorisée d'images, quelles qu'elles soient.

Pour le Site, mêmes obligations,

sauf pour la longueur de l'article, illimitée.

Tout article s'apparentant à une publicité plus ou moins déguisée est également illicite. Nous rappelons qu'en aucun cas on ne peut profiter d'avantages commerciaux (invitation, voyage, cadeau...) en échange d'une promesse de publication.

La création de Nouvelle rubrique est non seulement possible mais SOUHAITÉE. Aucune page n'est gravée dans l'airain, le changement est le propre de la vie !

Les nouvelles signatures sont également vivement désirées, le changement c'est la vie, et la variété, son plaisir.

Nous sommes tous bénévoles, au sens propre du terme : pleins de bonne volonté, bienveillants et désintéressés. MAIS aussi, scrupuleux, vigilants et rigoureux. Un Syndicat de Presse a une place à tenir, dans le fond et dans la forme. Nous ne remercions jamais assez ceux qui apportent leur contribution et ne cessons pas de veiller à ce que ces exigences soient respectées. ■

Votre bulletin par courriel

Si vous souhaitez recevoir ce bulletin par mail, au format pdf, merci d'adresser un courriel à Ad.com à l'adresse suivante : a.duplan@free.fr



Actualité

Des nouvelles des adhérents

Voir le Site pour plus de détails.



Publications

Jean-Luc Favre, *Le triomphe transitoire de l'art contemporain*, (Essai critique sur l'art contemporain), Les Lettes du Temps, 2015, 172 pages.
Ange-Mathieu Mezzadri, *Croquis Rock & Roll*, Autres Temps Editions, 2015.

Ouvrages collectifs

Nadine Adam, collectif «La page de ceux qui restent», *Lettre à mon Ange*, «Les Enfants de l'Univers», TheBookEdition.com. 2015. Collectif «La page de ceux qui restent», À la Plume de nos Anges, «Les Enfants de l'Univers», TheBookEdition.com. 2014.

Récompense

Notre ami et confrère Christian Bessigneul et Karine Merse (fille de Hugo et Jo Harrang) viennent de recevoir, le lundi 2 mars 2015, au Théâtre de l'Odéon, le 1^{er} Prix du livre du Patrimoine pour l'ouvrage *La tenture de l'Apocalypse d'Angers*. Écrit par Catherine Leroi, traduit en braille par Hoëlle Corvest, non-voyante, ce livre-objet a été gravé par Christian Bessigneul, sur un papier japonais exceptionnel, le pachica, et réalisé par Karine Merse. Il fait partie de la collection «Sensitivaires» et a été conçu en collaboration avec l'Institut pour la recherche d'applications gravées (IRAG), spécialisé en aménagements audio tactiles. Éditions du Patrimoine, 36€.



Publication des photographies des 24 heures du Mans d'Hugo Harrang.

Hugo Harrang a publié sur Internet [<http://images-collector.com/>] ses archives de la course des 24 h du Mans. Vous y trouverez ses photographies des principales phases de la course de 1962 à 1971. Une occasion unique de retrouver l'histoire de cette course mythique à travers l'œil et l'objectif de notre confrère photographe. Le site propose des tirages soignés des images.

Théâtre

Notre confrère Gérald Sibleyras vient d'adapter pour le théâtre *La maison d'à côté*, de Sharr White. Une comédie qui vire au drame, un pur thriller émotionnel ! Avec Caroline Silhol, Hervé Dubourjal, Léna Bréban, Stéphane Comby. « Un spectacle rare », selon le Figaro, « Éblouissante Caroline Silhol » pour Paris-Match. Au Théâtre du Petit Saint-Martin Voir et réserver sur www.PetitStMartin.com Jusqu'au 4 avril 2015. Il propose aussi un remake du *Voyage de M. Perrichon*, intitulé *Perrichon voyage toujours*, réinterprété façon contemporaine, « très gouleyant » selon L'Obs. (J.N. n°2627, 12-18 mars 2015), avec Gilles Gaston-Dreyfus et Jean-Luc Porraz. Portraits dévastateurs et rires assurés. Au Théâtre La Bruyère, Paris 9^{ème}.

À nos confrères de province et de l'étranger

Promenades, randonnées, activités artistiques, sportives, visites, ateliers... Il se passe toujours quelque chose en province et ailleurs. Alors, informez-nous, racontez-nous, invitez-nous ! Les pages de notre Bulletin et de notre Site sont ouvertes à vos récits et à vos photos. Créons des occasions nouvelles d'informations et de rencontres. Notre Syndicat a de nombreux adhérents dans tous les coins de France, en Italie, en Belgique, au Canada, nous ne les oublions pas, au contraire, nous attendons de leurs nouvelles. À bientôt.

À lire

Le Front populaire au quotidien : Chroniques politiques gasconnes (1936-1948)



14 novembre 1936, paraît, en deuxième page de l'hebdomadaire *Le Travailleur landais*, la première lettre de Peyrot à Henri : « Ma foi, à bien y regarder, cela peut aller, Blum, toujours solide, les députés confiants, les sénateurs sages, Roosevelt passé avec une large majorité, Charles Maurras au violon et les ministres toujours décidés à travailler. Un seul cauchemar et tu sais de quoi je veux parler : les affaires d'Espagne ; mais j'ai toujours confiance malgré tout... » Le ton est donné. En occitan gascon. Voilà qui aujourd'hui peut remuer les historiographes assoupis sur leurs certitudes. Un instituteur laïc, enseignant le français dans une classe de Mimizan-Plage sous le Front populaire, choisit d'écrire une chronique dans l'organe départemental de la SFIO dans une langue réputée vouée à l'oral. « *Te mazines ?* ». C'est que l'instituteur est militant, qu'il a compris que l'expression personnelle des affects et des doutes sur les réalités locales de la politique nationale et internationale est une des sources

vives de la réflexion et de la prise de conscience au quotidien. Les récits sur la lande, la chasse, la vie de tous les jours croisent la désillusion des abandons du Front populaire : « [...] si le Front populaire n'a pas duré à la Chambre des députés, c'est pour une bonne raison : il n'y avait pas de Front populaire à la Chambre. Le Front populaire n'existe vraiment que dans le peuple. » (30/07/1938). Mais malgré Munich, la guerre d'Espagne, Dantzig, la Chine, Gibraltar, le canal de Suez, l'Éthiopie ou la question des colonies, Peyrot continue à rêver de la paix : « Il faut couper tout le mal, toutes les racines. Et pourquoi ne pas régler le système économique et faire sauter les barrières douanières ? Et pourquoi ne pas discuter du désarmement général ? » (02/10/1938).

2 décembre 1945, après cinq années passées dans un camp près de Dresde, Peyrot reprend ses lettres, mais le ton change. Il a la rogne - aussi forte que précédemment la colère contre les Croix-de-Feu, contre « les misérables » qui avaient poussé Salengro au suicide - contre les collaborateurs qui se portent « comme un charme » et l'oubli des « pauvres types qui ont laissé leur peau, empilés dans les fosses du grand Reich » (08/12/1945), les difficultés du ravitaillement, l'augmentation des prix (14/06/1947), l'adieu à l'espoir de voir « la classe ouvrière maîtresse de sa destinée » (05/07/1947) : « *leu rogne toute rouye* », qu'il faut faire passer « avant d'en rire ». Il s'interroge sur la justice rendue aux collaborateurs : « [...] il paraît que les dossiers ont fichu le camp, mais alors qui les a tripotés ? [...] *coum put tout aco...* » (08/12/1945)

L'une après l'autre, les lettres animent les acteurs, sans concession, analysent les répercussions au quotidien des décisions politiques et des stratégies d'appropriation privée des biens communs. Elles donnent corps et vie aux récits explicatifs des historiens, les chahutent parfois. Certaines lettres, comme celle qui évoque la « France forte » de Reynaud (12/11/1938) ou l'amélioration des conditions de vie, résonnent tout particulièrement aujourd'hui : « Alors, qu'allons-nous faire ? Se serrer la ceinture et travailler dur. » (26/11/1938). Les lettres, dont la traduction restitue une bonne partie de la saveur - mais l'envie est irrésistible de promener son œil sur le texte gascon - sont introduites par une solide présentation dans laquelle la fille de Peyrot explique, en trois lettres à son père, sa démarche et son enquête aux archives, de l'intime au public. En historienne professionnelle, autant dans le récit que dans l'appareil de notes, Micheline Roumégous retrace sans concession « une histoire vécue du Front populaire et de l'après-1945 » permettant au lecteur de se plonger avec passion dans cette période et d'y retourner comme on feuillète un livre compagnon. ■

Jean-Marie Baldner

Pierre Roumégous, *Leutres à l'Henri. Lettres à Henri. Chroniques politiques gasconnes du Travailleur landais (1936-1948)*, présentées par Micheline Roumégous et traduites par Guy Latry, édition bilingue, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2014.

Témoignage

Une amie journaliste de grand talent, dans la rude épreuve qu'elle a traversée et dépassée, a fait le rapprochement entre le vocabulaire hospitalier et le vocabulaire religieux. Cela lui a inspiré quelques lignes, dont on peut apprécier la pertinence, l'humour et le courage.

Des voix et des mots pour le dire

Des voix ouvrent la voie, toutes sirènes hurlantes, jusqu'à la minuscule cellule, fenêtre bloquée, où je suis déposée, seule, pantelante, écrasée de douleur.

À mon appel à l'aide, une voix métallique comme venue d'outre-tombe, envahit les murs vides de la chambre d'hôpital : « *Qu'est-ce que c'est ?* ». Aucune forme humaine. Attente, silence, attente.

Transbahutée en réanimation un oracle au féminin annonce tout de go : « *C'est une leucémie aiguë* ». Le mot leucémie, chargé de mort, leucémie aiguë de surcroît, me transperce mais je l'oublie aussitôt. La sentence est insoutenable, et dans un *no man's land* aux rivages inconnus, l'amnésie s'installe, zébrée pourtant d'une recherche douloureuse, proustienne. Quel est donc le nom de cette maladie mortelle ? Du fond des profondeurs émerge l'article *Le...* Mais après ? Il faut des jours avant que ne surgisse, comme une victoire, le mot entier : *'Le... ? Leu... ? Leucémie !* Et à nouveau, l'oubli, le déni. L'expérience est renouvelée plusieurs fois.

En réanimation, votre âme seule semble survivre et commencent les cures qui vont jaloner la maladie. Cure, vocabulaire religieux. Le curé, qui a charge d'âmes, habite une cure. Chaque cure exige une potence destinée à supporter les poches liquides et colorées de plasma, solutés, acides aminés,

vitamines, lipides, culots plaquet-taires et sang. Mais impossible de méconnaître la vocation première de la potence : l'exécution par pendaison. Petit suspensoir au passé mortifère, les malades du 'couloir de la mort' l'appellent ironiquement 'perroquet' à cause des goutte-à-goutte colorés qu'il distille de jour comme de nuit dans leurs veines.

Tout est orchestré par des voix masquées, presque étouffées, de médecins, d'infirmiers ou d'infirmières dissimulés sous d'épais masques verdâtres et coiffés de charlottes du même ton. Des gants aseptisés complètent la panoplie de chaque intervenant dans la chambre du malade, privé de toute défense immunitaire.

C'est une armée d'ombres qui s'agite autour de lui. Le regard seul, est visible. C'est aussi au travers d'un masque qu'une coiffeuse m'annonce avec sérieux : « *C'est pour la tonte !* ». Mon refus, indigné, remonte jusqu'au chef de service qui se déplace exprès pour m'expliquer que c'est indispensable, irrévocable.

Il ne s'agit pas d'être rasée, mais bien tondue. L'image renvoyée par le miroir est insoutenable. Ce n'est plus moi. Mais qui donc ? Qui est-ce ? Qui suis-je ? Je suis sans voix. C'est la tonte des nonnes, des bonzes, des déchus, des bannis, des femmes humiliées qui ont pactisé avec l'Ennemi. Atterrée,

“ L'image renvoyée par le miroir est insoutenable.

Ce n'est plus moi.

j'emmailote le crâne de cette inconnue d'une série de foulards, et prise d'un fou rire inextinguible, je m'affale sur le lit.

Après des mois de cure, quelques cheveux frisotants annoncent un renouveau. Mais il s'agit seulement d'une rémission. À l'église, dans l'obscurité d'un confessionnal, le curé nous absout de nos fautes et nous donne la rémission de nos péchés. Mais là, quel crime ai-je donc commis ? Il n'y a pas d'absolution. La rémission est une attente, une attente sans mot.

Pour fêter ma sortie enfin, une longue carte de menus m'est présentée. Mon choix se porte sur un plat qui semble délicieux, frais, rare, festif. Mais d'une voix ferme et vive, la diététicienne, à visage bien découvert, m'annonce :

« *Impossible ! Ce plat est réservé aux mourants* ».

Rémission, rémission...

Nul ne sait ni le jour, ni l'heure ! ■

Jane Lagier

Jane Lagier est journaliste et réalisatrice de télévision, auteur de plusieurs ouvrages et d'une centaine de reportages. Elle a reçu de nombreux prix dont le prix spécial du jury du Festival international du grand reportage (FIGRA).

Portrait

Mon professeur préféré

C'était il y a plus d'un demi-siècle : j'étais pensionnaire dans ce que l'on appelait alors un collège tenu par des Pères Maristes. En classe de Première et de Terminale, j'avais pour professeur d'Histoire-Géo le même professeur, père Mariste, je souligne, vous comprendrez plus tard. Ce collège était situé au nord de Paris et, à l'origine, était une abbaye fondée en 1055 par Anne de Kiev, épouse en secondes nocces d'Henri 1^{er}, roi de France.

Autant vous le dire tout de suite, ce professeur me fascinait à plus d'un titre ; il ne ressemblait en rien aux autres religieux du collège, ni par son aspect général, ni par le désir assez évident de plaire : toujours prêt à l'écoute, souriant, il était le plus abordable. Bref, il devint vite mon professeur préféré et l'Histoire, matière assez difficile à enseigner, une véritable passion pour moi.

Ce fut au point que le soir, après l'extinction de feux, je me rendais à son bureau pour étudier plus en profondeur telle ou telle partie du programme : j'appréciais sa vaste culture, acquise principalement lors d'études à la Sorbonne et son goût pour les digressions concernant les personnages... Disposant d'une collection complète de l'histoire diplomatique de la France (13 ou 15 volumes grand format !), il mettait des signets aux passages susceptibles de m'intéresser compte tenu du programme officiel.

Le Bac passé, devenu étudiant, nous continuâmes nos relations, épistolaires mais aussi en nous rencontrant à Paris où j'habitais. Nous déjeunions dans une des



L'abbaye Saint-Vincent de Senlis

P. Poschadel

brasseries de Montparnasse, près de la paroisse Notre-Dame des Champs où, durant l'été, il faisait des remplacements de prêtres en congé. Nous étions devenus amis et nos échanges étaient plus personnels, bien entendu. Deux ou trois ans après avoir quitté mon collège, ma dernière lettre me fut retournée dans une enveloppe sur laquelle je ne reconnus pas l'écriture de mon ami professeur. À l'intérieur, était glissée ma lettre sur l'enveloppe de laquelle étaient écrits ces mots : « Cher Jean, ton ami, le Père X, nous a quittés... POUR UNE FEMME. » Signé : le Père supérieur. Je souligne à dessein les mots « pour une femme » afin que vous sentiez bien tout l'op-

probre qui s'attachait à cet aveu. Vous dirai-je que je ne fus pas plus étonné que cela ? J'avais remarqué que lorsque dans le programme d'Histoire, il était question d'une femme (ou épouse ou maîtresse d'un monarque par exemple), il notait volontiers la beauté ou la grâce ou encore la séduction de la personne, montrant assez par là le goût qu'il paraissait avoir pour les dames et leurs charmes réels ou supposés.

Si je fus attristé par mon cher professeur, ce ne fut pas par son changement d'état, mais par le fait qu'il cessa toute relation avec moi... Toutefois, je lui souhaitais alors tout le bonheur du monde. ■

Jean Pigeon

Carnet de route

Avec la rubrique Carnet de route, *le Bulletin* propose de publier des photographies d'adhérents, accompagnées d'un court commentaire. Dans ce numéro, Josette Harrang nous fait partager son aventure dans les Svalbard à bord du brise-glace russe Grigory Mikheev.

Champagne au Spitzberg

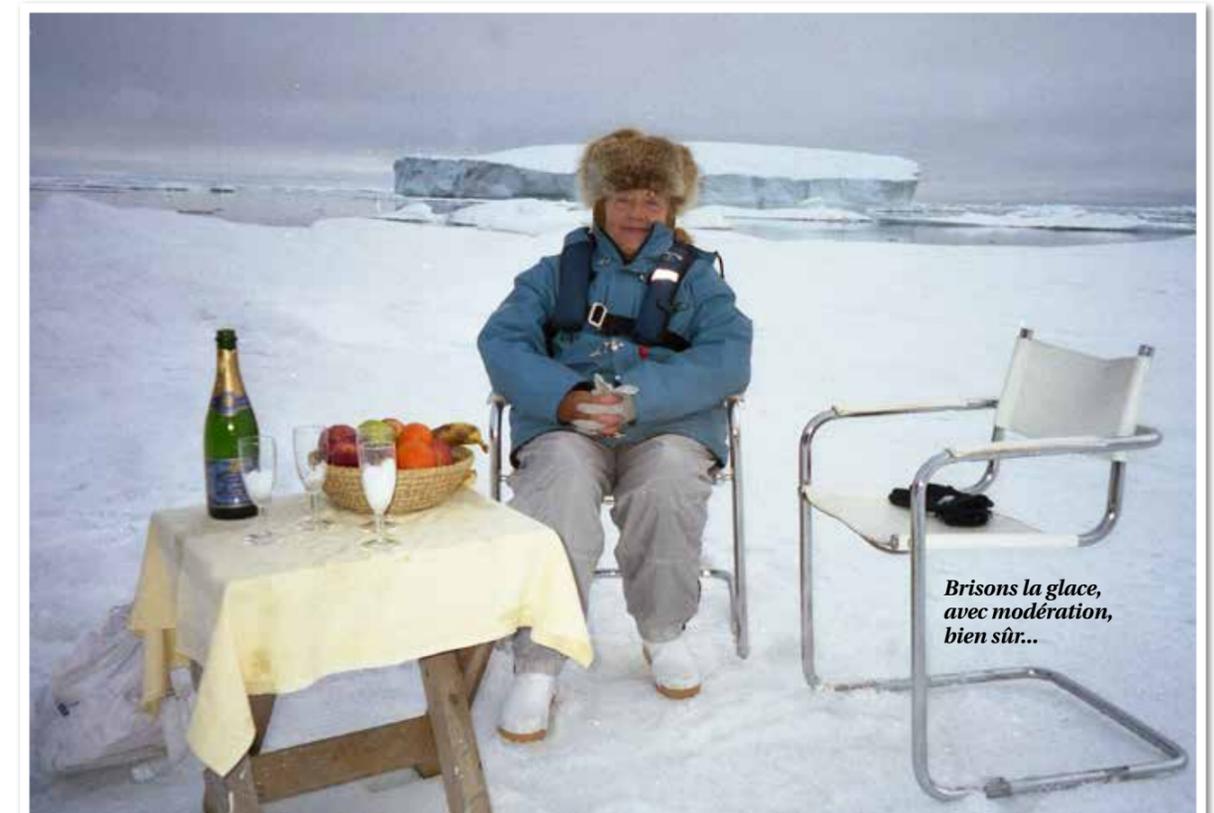
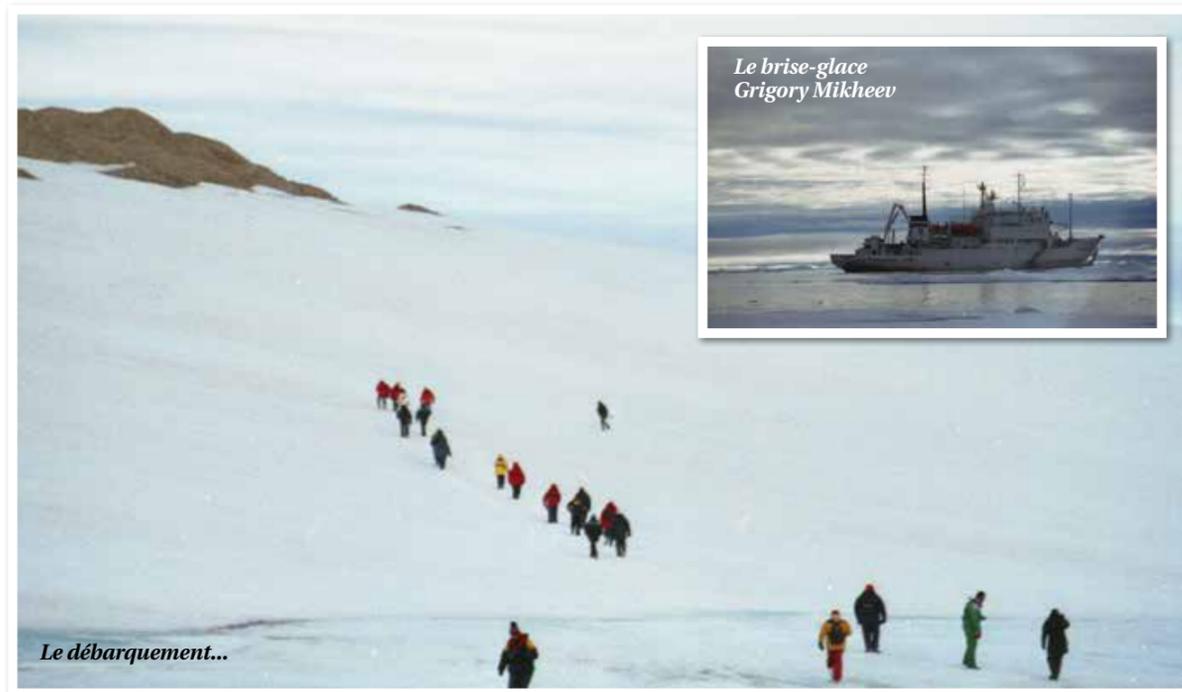
À l'arrivée à Longyearbyen, après la visite du musée, nous embarquons à bord du brise-glace Grigory Mikheev. À l'horizon, sur 200 km de longueur, un front de glace d'où se détachent les plus grands icebergs. À la surface de la mer, la banquise s'épaissit, mais les plaques de glace ne se soudent pas encore. Nous pouvons descendre du brise-glace pour des excursions en zodiac à la recherche des ours blancs et des bélugas. Le zodiac se faufile entre les blocs sous l'œil des goélands et

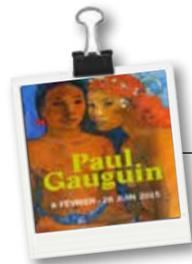
des mouettes ivoires qui décrivent de larges cercles au-dessus de nos têtes. Nous débarquons. Une grande balade sur la banquise pour approcher les phoques. La limite entre la banquise et la terre ferme se fait plus incertaine. Postés sur leurs niches, les chiens de traineau attendent. Nous débarquons du zodiac sur un iceberg tabulaire en dérive où il est doux de déguster une flûte de Champagne et quelques fruits, tandis que notre ami, qui nous avait précédés, prépare un feu de

bois sur la glace.

Le départ est plus difficile, la banquise s'est soudée dans un horizon indéfinissable. Le brise-glace stoppe. Plus moyen d'avancer. Il avance et recule, enfonce la couche de glace pour fendre sa route. Il faudra des heures pour ouvrir la route de la Baie des glaces (Isfjorden). Contact est pris avec un brise-glace allemand pour se rejoindre sur la même ligne. Des heures interminables qui finiront par un succès. ■

Jo Harrang





À voir



1. **Aha oe feii? Eh quoi! tu es jalouse?**
Huile sur toile, 66 x 89 cm. Musée d'État des Beaux-Arts Pouchkine, Moscou
Photo: © Musée d'État des Beaux-Arts Pouchkine, Moscou

2. **D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous?**, Huile sur toile,
Museum of Fine Arts, Boston, Tompkins Collection, Arthur Gordon Tompkins Fund.
Photo : © 2015 Museum of Fine Arts, Boston

3. **Contes Barbares**, 1902
Huile sur toile, 131,5 x 90,5 cm. Museum Folkwang, Essen. Photo: © Museum Folkwang, Essen



3



4

4. **Baigneurs**
Huile sur toile, 92 x 73 cm
Collection particulière

Actuel Paul Gauguin

Le SJPP a visité l'exposition Paul Gauguin à la Fondation Beyeler de Bâle.

Du 8 février au 28 juin 2015 la Fondation Beyeler de Bâle rassemble une cinquantaine d'œuvres de Paul Gauguin. Si le parcours se concentre sur le travail pictural de la maturité, on peut y voir divers objets dont une céramique et des sculptures inspirées de la culture maohie. L'accrochage est réalisé dans huit salles du bâtiment dont l'architecture, conçue par Renzo Piano, volontairement discrète, ménage une interaction captivante avec la lumière naturelle et l'environnement proche. En fin de parcours, une salle multimedia propose plusieurs dispositifs dont l'un développé autour d'une interaction intéressante entre un livre à feuilletter et une projection vidéo.

Lorsqu'on aime le travail d'un artiste, voir ses œuvres dans leur réalité est la première chose à faire même s'il faut courir de collection en collection. Dispersée dans l'espace et le temps, la cueillette s'avère alors fragmentaire tandis que le cheminement de l'auteur apparaît lointain, insaisissable voire inaccessible. Il reste alors la littérature et l'iconographie éditées, souvent abondantes, mais si éloignées de la matérialité picturale qu'elles ne sont jamais en mesure de faire émerger ce moment recherché où coïncident hypothèses et perceptions esthétiques; moment réjouissant qui propulse les neurones vers de nouveaux questionnements : qu'est-ce qui fait que cette toile fait du bien alors que celle-là nous est indifférente, quels liens saisir entre

les œuvres, est-ce toujours fait de la même manière, où vivait-il et avec qui au moment de les réaliser, pourquoi n'a-t-il pas été apprécié de son temps alors qu'on a soi-même besoin d'y retourner, de s'approcher de la toile pour respirer la matière, pour scruter le coup de brosse et son relief, pour suivre du regard les cernes, pour s'étonner encore devant les aplats roses, jaunes et bleus, pour sourire des provocations sauvages et en même temps du primitivisme naïf dont il a fait preuve.

Le rassemblement d'un nombre important d'œuvres du même auteur est donc une occasion exceptionnelle parce qu'il constitue la condition de mise en mouvement de toute la machinerie imaginaire du regardeur.

Pourquoi Gauguin reste-t-il si actuel, pourquoi donne-t-il envie de prendre un pinceau, un ciseau à bois ou un bloc d'argile, d'où vient cette énergie ? Il faut s'être frotté à la mise en forme de la matière pour ressentir, dans la brutalité raffinée de sa facture, la virtuosité des images élaborées dans le point aveugle d'une société sourde aux bouleversements qui la travaillaient de toute part. Il faut avoir fantasmé sur le mythe d'une culture originelle perdue pour cheminer avec lui dans sa quête erratique et folle des derniers recoins terrestres où elle aurait pu aller se nicher : mais, dans ces lieux dispensés de conventions artistiques et sociales européennes, il pouvait chercher sans avoir la pensée, la sensation et la main retenues. D'où la mise à plat des règles picturales alors en vigueur et l'invention d'une singularité absolue.

L'Œuvre de Gauguin nous porte encore parce qu'elle combine des forces antagonistes, empreintes d'une énergie du renouvellement qui donne à l'habileté la possibilité de façonner un univers ; des forces imprégnées d'une formidable déception sans cesse reconduite : il n'y a pas de paradis perdu, seule la plongée dans ses propres ressources, imbibées des problématiques de son époque, offrait les conditions d'invention d'une nouveauté éclatante susceptible d'être partagée. ■

Christophe Le François

Paul Gauguin, Fondation Beyeler, Baselstrasse 10, CH-4125 Riehen/Bâle, du 8 février au 28 juin 2015, Catalogue 230 pages avec 160 illustrations [www.fondationbeyeler.ch/].

Christophe Le François est professeur à l'Université Paris-Est Créteil, artiste et commissaire d'exposition. Le dernier événement, monté en collaboration avec Patricia d'Isola, est «Bruits de fond» [http://pdiclf.free.fr/edition/spip.php?article243/]. Il est membre actif du CAAP (Comité des artistes et auteurs plasticien) fondée en 1998, collectif fédéré au réseau FRAAP.

Nos droits

Le statut de journaliste professionnel



Le statut de journaliste professionnel est un sujet qui intéresse le Syndicat depuis l'origine. Sa définition se trouve dans l'article L 711-3 du Code du Travail qui indique : « le journaliste professionnel est toute personne qui a pour activité principale régulière et rétribuée l'exercice de sa profession dans une entreprise de Presse et qui en tire le principal de ses ressources. Un procès récent a confirmé avec le choix des tribunaux ces définitions. Une société avait signé en 1996 un contrat de travail à durée indéterminée avec un rédacteur en chef pour un magazine, puis, ensuite, vendu la publication et licencié celui-ci qui, contestant les motifs du licenciement, avait saisi le conseil des prud'hommes de Paris, qui rejeta son action. Il fit donc appel devant la cour de Paris¹. Celle-ci retint « qu'il n'apporte pas les éléments propres à prouver qu'il a tiré de cette activité journalistique le principal de ses revenus. » Elle conclut que « à défaut de produire des éléments probant que

l'activité journalistique a généré le principal de ses revenus, la qualité de journaliste professionnel du salarié ne peut être retenue. » Ces spécificités avaient déjà été confirmées par le Conseil constitutionnel cité par notre *Bulletin*². **L'Europe et les valeurs du pluralisme** Une récente taxe instaurée en Hongrie oblige les médias à reverser 20 à 40% de leurs revenus publicitaires à l'État; elle est critiquée par ces médias. La Commissaire européenne chargée de la Société numérique, Neelie Kroes, a estimé dans son blog qu'il s'agit d'une menace contre « la liberté de la Presse ». Cela touche, en particulier, RTL qui détient 80% de la Société MAGYAR RTL. Pour Neelie Kroes, « la liberté d'établissement est un des principes fondamentaux du Marché unique européen » et elle ajoute que la taxation ne peut être un instrument de discrimination, et que la politique fiscale ne peut être une arme politique. Les menaces contre le pluralisme des médias posent problème dans

plusieurs pays, selon la Commissaire. À la suite de ces protestations, le gouvernement hongrois vient de suspendre l'application de cette mesure.

L'Europe et les médias

Les principaux objectifs de la Commission européenne ont été présentés devant son Parlement le 15 juillet 2014, par son nouveau président, Jean-Claude Juncker. Il a déclaré : « Au cours des premiers mois de mon mandat, mon intention est de prendre des mesures législatives visant à créer un marché unique du numérique connecté. » Il souhaite également « briser les barrières nationales en matière de réglementation de droit d'auteur ainsi que de gestion des ondes radio et de droit de la concurrence. »

Des mesures d'accompagnement dont prévues « pour renforcer les compétences numériques et l'apprentissage du numérique et favoriser l'émergence des starts up. » ■

Georges Robert

1. C.A.PARIS 11/09/2014 Mx/Sté Mmm.
2. Bulletin n°40/2012.

Focus

Progrès technique et fin du travail ?

De la disparition annoncée de nombreux emplois dans les prochaines années faut-il attendre le chaos du marché du travail ou une destruction créatrice de nouveaux emplois ? Si l'on en croit la deuxième option, dans quel délai ? Une réflexion à suivre pour ne pas se complaire dans le pessimisme ambiant.

Les technologies désignées par l'acronyme NBIC (Nanotechnologies, Biotechnologies, informatique et sciences cognitives) sont en progression très rapide. Elles se manifestent particulièrement dans les avancées spectaculaires de la médecine et de la robotique. Selon certains démographes la durée de vie va croître de 20 ans en 2035. Par ailleurs les robots travaillant mieux et plus vite que l'homme, ils remplaceraient celui-ci dans de très nombreuses tâches, y compris en dehors de l'industrie. Pour certains économistes, de ce progrès apparent va hélas résulter le chaos sur le marché du travail, près de la moitié des emplois devrait disparaître aux États-Unis dans les dix à vingt années prochaines. En France un spécialiste prévoit la destruction de 3 millions d'emplois d'ici à 2025. L'économie, la société, seraient-elles au bord de la rupture ? Chateaubriand, dans les Mémoires d'Outre-tombe écrivait déjà « Que feront tous ces gens inoccupés ». Cette thèse radicale s'appuie sur l'observation du marché du travail actuel : aux États-Unis on assiste à une « jobless recovery ». Robots ou pas, il est facile d'être pessimiste. Il n'y aura pas de reprise de l'emploi, disent les radicaux, car les jobs qui auraient pu réapparaître sont maintenant tenus par des robots. Faut-il se préparer à vivre dans une société dans laquelle un très fort pourcentage de la population serait voué non plus au chômage,

mais bien à l'oisiveté perpétuelle ? Une telle situation créerait des problèmes économiques et humains tels que le tissu social se déchirerait inéluctablement. D'après la même thèse il ne subsisterait que quelques types d'emplois. Selon une classification verticale, ce serait les jobs de très haut niveau technique ou de très grande expertise (par exemple des chefs cuisiniers ou des artisans d'art) et les emplois très peu qualifiés. Les professions intermédiaires, de loin les plus nombreuses seraient laminées. Ce qui s'esquisse serait donc une société très inégalitaire de « cognoscenti » s'appropriant la richesse et la puissance. Un classement horizontal, au contraire, se veut plus optimiste : Les populations semi-oisives auraient en effet du temps libre et le besoin de soins et de distractions. Il y aurait donc de l'avenir pour les coachs de fitness, les saltimbanques et les jardiniers. Plus sérieusement un nouveau type de travail très flexible va se développer dans le secteur « quaternaire » comme par exemple la société californienne « UBER » qui permet à tous ceux disposant d'une voiture d'être chauffeur de taxi à leurs moments perdus. On verra se développer une société du partage et de la consommation non de biens mais de « temps d'usage » pour tout une partie de la population qui compensera des revenus modestes par un équilibre de vie. Grace à l'Inter-

net à haut débit on travaillera de chez soi et on se formera gratuitement, de grandes universités internationales mettent déjà en ligne le contenu de leurs enseignements. J.-J. Rousseau redeviendrait-il à la mode ?

Pour conclure, faisons appel à Schumpeter. Le grand économiste autrichien a formulé au milieu du 20^e siècle sa thèse de la destruction créatrice. L'innovation, dit-il, procède par bonds imprévisibles, elle est chaotique dans ses effets sur le marché du travail. Il est inutile de vouloir s'opposer à ses effets. Ce qu'il faut c'est faciliter l'émergence d'entreprises nouvelles. Schumpeter ne serait pas impressionné par les bouleversements technologiques actuels. Il est inévitable que beaucoup d'emplois disparaissent, mais il est aussi probable que la croissance reviendra et que de nouveaux emplois remplaceront les anciens. Dans quel délai ? Il faut admettre que nous sautons dans l'inconnu, mais le grand maître aurait sans doute dit que cet inconnu-là ne l'est pas plus que ceux qui l'ont précédé.

Le travail ne va pas disparaître, mais il sera différent. Grâce aux robots, il sera aussi plus productif, ce qui apportera plus de prospérité. Selon cette thèse, l'homme sera ainsi plus libre de cette contrainte millénaire qu'est le travail. ■

Jean-Michel Callot



En balade

Petite lettre de Rome



La fontaine historique de la piazza di Spagn

Tous les Romains rigolent : les sampietrini dont je vous ai précédemment parlé, dangereux pour le piéton ordinaire, viennent de faire une nouvelle victime, James Bond ! En l'occurrence l'acteur Daniel Craig qui, tressautant dessus lors d'une course-poursuite en voiture le long du Tibre (scène du prochain film « Spectre ») s'est violemment cogné la tête au toit de son Aston Martin DB10. Ballet de secouristes et set en fibrillation. Le lendemain, il est retourné à Londres, vexé prétend-t-on. Tous les Romains sont tristes : les hooligans de Feyenoord ont bousillé à coups de jets de bouteilles de bière la fontaine historique de la piazza di Spagna (restaurée à grands frais 5 mois auparavant par le joaillier Bulgari). Ils viennent en famille voir le désastre-plus d'une centaine de petits morceaux détachés. Cette fontaine dite « della Barcaccia » est l'œuvre de Pietro Bernini (père du plus célèbre Gian Lorenzo) ; c'est une délicate barque de pierre ornée de têtes de lion à sa proue comme à sa poupe. En 1821, elle a enchanté les derniers jours du

poète Keats, qui la contemplait de sa fenêtre* pendant qu'il se mourait à 25 ans de la tuberculose. **Marcher est toujours un réservoir de sensations colorées.** Le punk maigrelet féroce tatoué qui, semelle cloutée alerte, est officiellement promeneur de chiens et... le voisin le plus gentiment souriant du monde. Un restaurant japonais empli de non-Japonais, accolé à une pizzeria emplie de Japonais. Une boutique élégante de vêtements masculins encore brillamment éclairée à 10h du soir avec son très digne vieux vendeur attendant le client -ou trompant la solitude ? Mais je déplore aussi, dans mon quartier d'artisans, certains changements. Ainsi l'épicerie tenue par une gironde Napolitaine à grosse voix (qui lisait en cachette des romans d'amour tout en rendant la monnaie), avec un tout petit mari dit « le Napoléon de l'épicerie » pour son ardeur au travail lui ayant permis, à force, d'avoir un jour bluffé la rue en faisant vrombir sa première Alfa Romeo ; la Fatalité les a éloignés ; c'est devenu un endroit à tou-

ristes, avec de la truffe blanche sous toutes les formes, des bouteilles rococo de limoncello et des panini surévalués. Le photographe du coin a dû fermer et s'est reconverti lui-même dans la vente plus rentable de souliers espagnols confortables pour les pèlerins. Je ne parle qu'en l'effleurant du départ, ces quinze dernières années, du maréchal-ferant (on le voyait torse nu et tapant l'enclume, sa femme l'attendait assise sur un petit tabouret et ils repartaient ensemble sur une vieille moto, quand il est mort brusquement elle s'est laissée mourir, leur fils a vendu et un antiquaire occupe la forge) ; du départ du menuisier, au local récupéré par une trattoria ; ou celui du matelassier, qui cousait ses matelas adossés au mur à même la rue et qui a fait le nôtre, sur mesure bien sûr, c'est une gelateria maintenant. Résiste une droguerie tenue par une famille survivante du Ghetto ; elle jouxte un étroit passage peint en bleu avec un plafond étoilé, où brûle en permanence une veilleuse sous une statue de la Vierge, et dont un angle montre une pierre bien intéressante : y est gravée la hauteur qu'a atteinte le Tibre lors de l'inondation de 1277 ! Et je médite à une exposition de sculpture antique au Campidoglio : « L'età dell'angoscia/da Commoda a Diocleziano (180-305 d.C) ». Les visages y sont ceux d'un temps de crise et de décadence, les yeux sont dilatés et les lèvres serrées ; l'époque est incertaine... comme la nôtre. ■

Dominique Dumarest-Baracchi Tua

*Musée Keats-Schelle, une merveilleuse enclave british dédiée au Romantisme anglais – ah ! les mèches de cheveux, les portraits, le souvenir de Byron, mais aussi une belle Bibliothèque. Piazza di Spagna 26.

La Villa Marguerite Yourcenar

La villa de Marguerite de Crayencour, la future écrivaine Marguerite Yourcenar, est située au cœur des Monts de Flandre, entre Lille et Dunkerque, au Mont Noir.

Qu'est ce que la villa Marguerite Yourcenar ? C'est maintenant une résidence d'écrivains européens. Elle accueille chaque année, durant un à deux mois, des écrivains venus du monde entier pour y poursuivre ou y achever un manuscrit, sur le site exceptionnel et verdoyant de l'ancienne propriété familiale de la première femme élue à l'Académie française. Spectacles, débats, musiques, concours d'écriture, rencontres scolaires, expositions..., la mémoire de la Grande Guerre est le fil rouge de la programmation culturelle de la villa départementale Marguerite Yourcenar (1903-1987). Elle a 11 ans quand éclate la Première Guerre mondiale ; au cœur de l'été 1914, elle se trouve en vacances à Ostende. Face au danger imminent, sa famille décide de s'enfuir sur le dernier paquebot en partance pour l'Angleterre. Elle ne se rend pas compte du danger ni de la gravité de la guerre. Cette villa départementale Marguerite Yourcenar organise, en partenariat avec la délégation académique Arts et culture du rectorat de Lille, de grandes manifestations. En 2015 : débat « Se souvenir de 14-18 », à l'occasion du centenaire de la Première Guerre mondiale ; lecture-conseil dans le cadre des journées collégiens avec son grand concours d'écriture ; « Ombre et Lumière », quand



la musique raconte la Grande Guerre ; exposition « Le feu » avec 24 aquarelles originales ; « Comique troupier », spectacle de music-hall de la Grande Guerre ; reconstitution d'un campement de l'armée écossaise durant la Première Guerre ; des soirées littéraires et musicales. Entre temps, vive l'art de la gourmandise, le plus délicieux des péchés. Ces délicieuses gaufres laissent définitivement leur nom à la célèbre maison Meert, fondée à Lille en 1761 par M. Meert, natif d'Anvers. Du général de Gaulle à Marguerite Yourcenar, qui s'entichèrent de cette fantaisie sucrée à la saveur et au moelleux incomparables, fourrées à la vanille. La maison Meert est aujourd'hui célébrée par les plus fins gourmets tout autour du monde, pour l'excellence de sa gaufre, mais aussi

pour ses recettes soigneusement préservées depuis plus de 250 ans. Vous pouvez les déguster ou les acheter à la maison Meert 16 rue Elzévir Paris 3^{ème}, et rue Jacques Callot Paris 6^{ème}, ainsi qu'à la maison mère, 25-27 rue Esquermoise à Lille.

En 2015, la villa départementale Marguerite Yourcenar ouvre grand au public, pour qu'il vienne à la rencontre des écrivains en résidence au Mont Noir tout au long de l'année. Car, comme l'écrit le romancier Martin Page « Les livres nous enseignent ceci, le monde entier se lit ». ■

Babette Tollet

Ville départementale Marguerite Yourcenar
2266 route du Parc. 59270 Saint-Jans-Cappel
Infos et réservation: Tél. : 03 59 73 48 90
Voir aussi le très joli livre, avec ses recettes, *Meert, Gaufres et autres délices*, de Jean-François Mallet et Corinne Vanmerris, Éditions du Chêne, environ 30€

Les coups de cœur de Nadine

Le sel de la terre

Film-documentaire franco-italo-brésilien de Juliano Ribeiro Salgado et Wim Wenders sur la vie et les photographies de Sebastião Salgado.

Sebastião Salgado est né au Brésil. Son père le destinait à faire de l'économie. Mais il rencontre sa femme, qui possède un appareil photo, et c'est lui qui s'en sert ! Sa passion est née. Grâce au soutien de son épouse, il parcourt le monde et le photographie. Des images toujours très fortes, empreintes de la vie, de la mort. Il témoigne de ce qui se passe réellement dans les pays : pauvreté, conflits, guerres, catastrophes, massacres, famines, exode, jusqu'à l'insoutenable, l'enfer sur terre. Son âme est mortellement blessée par tout ce dont il a été témoin. Il trouve la guérison d'une part en replantant des arbres dans son pays dévasté par

la sécheresse. Et d'autre part, en ayant l'envie de photographier la nature, les animaux, la beauté, les paysages sauvages, le paradis sur terre. Sa vie et ses photographies sont un pur chef-d'œuvre, un hommage unique et exceptionnel pour notre planète, pour le respect de la vie. Un film qui met en lumière les vraies valeurs de la vie. Son fils Juliano est le co-réalisateur et le co-narrateur du film. La Maison de la photographie à Paris a souvent rendu hommage à son travail. Il a risqué souvent sa vie et sa santé pour nous offrir ce documentaire d'une grande richesse humaine. ■

Nadine Adam



Lettre à mon Ange

Le collectif de « La page de ceux qui restent » a publié ce nouveau recueil. Après *À la plume de nos Anges* parue en 2014, voici *Lettre à mon Ange*, 2015.

Un des multiples objectifs de l'association « Les Enfants de l'Univers » est d'aider les personnes à accepter au mieux la séparation à la perte d'un être cher, et d'arriver à faire leur deuil dans la paix et de retrouver le goût de vivre. La préface est écrite par Doris Lussier, écrivain québécois, qui médite sur sa propre mort : « La tombe est un berceau, mourir au monde, c'est naître à l'éternité. Car la mort n'est que la porte noire qui s'ouvre sur la lumière. La mort ne peut pas tuer ce qui ne meurt pas. Or notre âme est immortelle ». Le plus bel écrit qu'a lu D. Lussier est de Victor Hugo :

« Je dis que le tombeau, qui sur la mort se ferme
Ouvre le firmament,
Et que ce qu'ici-bas, nous prenons pour le terme
Est le commencement ».

Beaucoup d'autres artistes, poètes, écrivains, chanteurs, musiciens, cinéastes, ont donné leur perception de la mort, à vous de ressentir celles qui sont en harmonie avec vos croyances. Le plus important est que chacun puisse ne pas avoir peur de la mort, car ce qui est certain, c'est que nous allons tous un jour suivre cette voie. Et ce qui malheureusement est sûr aussi, c'est que nous allons perdre des êtres chers, donc pouvoir y faire face au mieux. De nombreux ouvrages existent, si le sujet vous intéresse.

« La vie peut avoir un sens plus profond, si on connaît le sens de la mort ». ■ N. A

Humaneworld

Ce premier numéro du magazine des « Enfants de l'Univers » a choisi l'option couleur pour ses photographies. Logique, puisque la vie est couleurs ! Ne dit-on pas « Voir la vie en rose » !

La beauté des fleurs, des oiseaux, des arbres, des levers et couchers de soleil, des paysages, de l'eau, des animaux est amplifiée par la variété des tonalités.

Les articles se veulent positifs et aidants, variés et traitant des thèmes mis en avant par l'association dont le titre en résume la quintessence : le monde, les humains, les enfants, l'éducation, la paix, la nature, la spiritualité, l'environnement, les anges, etc. Le luxe du papier a été retenu pour la beauté, pour le plaisir des yeux et du toucher. Mais, pour éviter le gaspillage, le magazine n'est



fabriqué qu'à sa commande sur le site des « Enfants de l'Univers ». Un magazine beau, positif et instructif se regarde, se garde, et se partage aussi. Pour que l'histoire continue, pour les enfants... Merci et bravo à Chantal Jubary, Shirley Patris et Jean-Philippe Prévitéra qui en sont à l'origine. ■ N. A

Clin d'œil



Dessin Jean Netter, 2015.

